

Je vis dans la folie

Laurence Côté-Fournier

Numéro 274, hiver 2021

Solitudes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95172ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Côté-Fournier, L. (2021). Je vis dans la folie. *Spirale*, (274), 40–43.

JE VIS DANS LA FOLIE

**La nuit a perdu les limites que je lui connaissais.
Entre le noir et le clair, plus de distinction.
Seulement des pleurs pour nous ramener à la vie,
et ce visage sans expression qui somnole et me
dit incessamment : « Je pense qu'elle a faim. »**

Émilie Choquet, *Un espace entre les mains*

**As a mother you learn what it is to be both martyr
and devil. In motherhood I have experienced myself
as both more virtuous and more terrible, and more
implicated too in the world's virtue and terror, than
I would from the anonymity of childlessness have
thought possible.**

Rachel Cusk, *A Life's Work*

« Si tu as besoin de quoi que ce soit, n'hésite pas. » Cette offre, je l'ai reçue d'innombrables fois alors que j'étais enceinte, de la part d'amies comme de très vagues connaissances, qui m'assuraient que les conseils d'autres mères valaient mieux que ceux trouvés sur Google. Devenir mère constitue un sésame pour entrer dans l'intimité de quasi étrangères. J'en avais déjà un avant-goût : mes cours hebdomadaires de yoga prénatal s'ouvraient toujours par une période où, en cercle, nous épanchions les unes après les autres sur nos frustrations conjugales, nos cauchemars d'accouchement, la dilatation de notre col. Il était impossible de se soustraire à cette discussion sans paraître hautaine ; elle m'angoissait terriblement. Je passais une partie de ma semaine à fabriquer l'anecdote que je raconterais quand mon tour viendrait. Je n'ai jamais eu l'intimité facile.

Une fois ma fille née, je n'ai pas radicalement changé de nature. Je n'ai pas tendu la main à cette copine du secondaire qui m'avait invitée à lui rendre visite pendant qu'elle terminait son propre congé de maternité, ou à cette ancienne collègue, elle aussi nouvelle mère, qui m'avait écrit pour me féliciter après l'annonce de l'arrivée de mon enfant. Mes amis sont passés me voir, me rendant chaque fois nerveuse – que faire si mon bébé pleurait beaucoup en leur présence, révélait par ses crises que j'étais inadéquate à en prendre soin ? Et puis les gens sont retournés à leur vie active, et mon amoureux a repris le travail. Il n'y avait plus que l'enfant à mes côtés et, avec elle, une multitude de préoccupations anxieuses pour meubler les journées : quelle tactique trouver pour que mon bébé dorme enfin plus de deux heures en ligne la nuit ? son hoquet constant était-il causé par un problème de reflux interne douloureux mais invisible ? prenait-il assez de poids ?

La maternité, du moins lors du congé qui l'accompagne au début, implique le retrait de la vie publique – le travail, l'activité intellectuelle, les rencontres sociales et les petites discussions de corridor. En allaitant dans un état vaporeux, j'ai développé des liens à sens unique avec les animateurs d'émissions matinales, les Gino Chouinard et Marie-Claude Barrette de ce monde. La solitude est littérale et présente à toute heure du jour et de la nuit. La mère étant en congé, c'est à elle de se lever à deux heures du matin pour s'occuper de sa progéniture (ou plutôt, de croire que c'est à elle, payée par l'État pour rester à la maison, de le faire), de passer ses journées à agiter un jouet, d'éplucher d'innombrables sites sur l'alimentation autonome du nourrisson ou l'allaitement pour trouver des réponses aux questionnements qui surgissent chaque fois que le bébé atteint un nouveau stade de développement – les réponses étant toujours floues et parcellaires, la quête n'est jamais terminée.

Mais la solitude s'inscrit aussi dans le quotidien de manière plus subtile. Comme pour le deuil ou la rencontre amoureuse, la maternité est une expérience qui nous fait voir les limites de la communicabilité. Elle suppose un bouleversement du quotidien d'une ampleur impossible à transmettre à ceux restés « de l'autre côté ». « *An Act of God* », écrit Rachel Cusk pour le décrire, se référant à cette catégorie créée par les assureurs pour les catastrophes, ces inondations et tornades dont les effets dépassent toute prévision normale. Darrieussecq, elle, cite Duras et *Les petits chevaux de Tarquinia* : « *Depuis la minute où il est né je vis dans la folie.* »

LA LITTÉRATURE COMME LANTERNE

Prise avec ce cataclysme existentiel, j'avais besoin de comparer ma réalité à celle d'autres femmes et j'avais faim d'informations, de sentiments, de démesure, de nuances. Cela tombait bien : la maternité n'est pas un sujet sur lequel on manque de renseignements ou de témoignages. Il me semble d'ailleurs que le nombre hallucinant de livres et de blogues sur la question vient en bonne partie du choc que la maternité provoque, une surprise si intense que chaque mère a peu ou prou le sentiment d'être la première à vivre une telle perturbation dans une société où les groupes d'âge tendent à être séparés. En effet, le soin des jeunes enfants passe à peu près uniquement par les parents et les grands-parents, la majorité des gens côtoyant peu de bébés de manière prolongée avant d'en avoir à leur tour. Mais mon besoin dépassait celui de recevoir des conseils pratiques ou d'obtenir quelques fragments superficiels de la vie des autres. Il me fallait entrer dans la folie des mères. Ce sont les écrits de Rachel Cusk (*A Life's Work*), de Fanny Britt (*Les tranchées* et *Les retranchées*), de Marie Darrieussecq (*Le bébé*) et d'Amandine Dhée (*La femme brouillon*) qui m'ont servi de lanterne.

Certaines épreuves reviennent dans les récits, passages obligés pour toute femme découvrant la maternité : l'accouchement, les nuits difficiles, le sevrage, l'entrée à la garderie. Un constat est partagé par toutes : le récit de cette expérience ne peut servir d'avertissement ni de guide préalable. Elle ne se comprend que de l'intérieur. De l'extérieur, tout apparaît banal, comme les inlassables radotages des parents sur leur manque de sommeil ou les besoins constants de leur rejeton. Rachel Cusk affirme avoir écrit *A Life's Work* pour conserver une trace de cette intensité, comme une mise en garde vaine à toutes celles qui souhaitent se lancer dans la maternité : « *[A] book about motherhood is of no real interest to anyone except other mothers; and even then only mothers who, like me, find the experience so momentous that reading about it has a strangely narcotic effect. I say "other mothers" and "only mothers" as if in apology: the experience of motherhood loses nearly everything in its translation to the outside world. In motherhood a woman exchanges her public significance for a range of private meanings, and like sounds outside a certain range they can be very difficult for other people to identify.* »

De la même façon, le bébé, forcément générique pour ceux qui ne connaissent pas les microdétails de son développement, n'est doté d'une vie riche et complexe qu'aux yeux de ses parents. Darrieussecq en arrive à peu près au même constat en soulignant l'absence d'un intérêt artistique autour du bébé, qui génère une multitude de paroles plus ou moins niaises lorsqu'on l'étréne en public, mais peu de projets sérieux chez les artistes : « *Le bébé est enveloppé de discours épais comme des langes, il est ainsi l'objet le plus mineur qui soit pour la littérature. Laissé aux femmes, donc [...],] et celles qui entendent écrire vraiment se tiennent prudemment à distance.* » La maternité des premiers temps, celle des couches et des biberons, est d'emblée teintée d'une suspicion artistique, plus apte à nourrir un témoignage thérapeutique qu'à faire l'objet d'un projet littéraire cohérent. Les efforts des écrivaines que j'ai citées démentent bien sûr cela ; on peut néanmoins spéculer que ce sont surtout d'autres mères qui se lancent avec avidité sur ces récits, rassurées de trouver des preuves qu'elles n'ont pas halluciné cette période étrange.

VIVRE LES MOTS DES AUTRES

Je n'ai jamais eu de regard condescendant sur le monde des bébés, ni de désintérêt pour le quotidien des femmes qui s'en occupent. Simplement, comme bien des gens, j'avais le sentiment de pouvoir réciter d'avance le scénario de cette vie (quelques nuits blanches, des couches dégoûtantes à changer, mais beaucoup de tendresse). Je n'imaginai pas combien de rituels insolites entreraient dans ma vie, dans quelles postures hostiles se figerait mon corps à force de porter mon enfant, quelles anxiétés surprenantes coloniseraient mon esprit. J'avais pourtant déjà eu un avertissement. Enceinte, j'avais édité, avec Renaud Roussel, un récit portant sur la dépression post-partum, *Un espace entre les mains* d'Émilie Choquet.

L'œuvre est faite de fragments et de listes qui dessinent le portrait d'une jeune femme ambitieuse et terre à terre, prête à saisir la maternité à bras-le-corps comme une occasion de dépassement de soi. Mais cette ambition s'avère la cause de son malheur. Avec un humour noir, Émilie Choquet montre la méfiance envers le réel qui s'installe peu à peu en elle. Les cours prénataux où une acupuntrice l'invitera à renouer avec son instinct animal, la liste des projets à mener pendant le congé de maternité, le désir de ne pas être transformée comme toutes ces pauvres mères dominées par leur progéniture : la naissance bouscule toute cette savante préparation mentale. Mais la mère refuse de prendre acte du changement. Elle perd contact avec le monde qui l'entoure, avec sa temporalité, sa concrétude. Si les boires du bébé diffèrent des statistiques que présente le guide officiel *Mieux vivre avec son enfant*, la mère préfère oublier ces données aberrantes, pour raconter à ceux qui l'interrogent qu'elle allaite au rythme prescrit. Quelques semaines après la naissance de son enfant, elle doit être hospitalisée.

JE N'AI JAMAIS EU DE REGARD CONDESCENDANT SUR LE MONDE DES BÉBÉS, NI DE DÉSINTÉRÊT POUR LE QUOTIDIEN DES FEMMES QUI S'EN OCCUPENT.

Je connaissais Émilie avant de travailler avec elle sur ce projet ; elle avait certainement la névrose discrète. J'ai relu le livre dans sa version finale après avoir accouché. Entre les deux, j'étais passée d'un monde à l'autre. C'est une chance particulière que de pouvoir éditer des mots et de les voir prendre vie dans notre chair de cette manière, de les comprendre de l'intérieur. La distance d'éditrice qui était d'abord mienne, celle d'une professionnelle décortiquant le langage et travaillant le rythme du texte, s'est évaporée. Je cherchais dans le quotidien que la narratrice relatait non plus les meilleurs effets littéraires, mais les détails de sa vie qui me prouvaient que la mienne, finalement, n'était pas si bizarre. « *Les bébés sont la plus complexe expression de la simplicité* », écrit-elle, et dans les premiers mois, rien ne m'a semblé plus exact que cette phrase résumant les innombrables heures passées à essayer de comprendre le sommeil ou la digestion de mon enfant.

Cela ne fait pas du livre d'Émilie un bon guide pratique – ce n'est ni sa vocation ni ce qui m'a intéressée à le publier. Ce sont sa maîtrise des mots, son jeu sur les sous-entendus, l'implicite et les perceptions fautes, tous ces éléments qui construisent savamment la nouvelle mère comme une figure isolée par la pression qu'elle se met et celle que la société lui impose. La narratrice d'*Un espace entre les mains* en vient, dans l'état de dépression psychotique qui suit la naissance de sa fille, à se méfier de son mari comme de tout le corps médical qui la traite. Choquet insiste sur les détails qui alimentent sa paranoïa, et sa réaction défensive est évidemment disproportionnée, décalée par rapport à l'aide qu'on souhaite lui apporter. Néanmoins, elle ne naît pas non plus de rien.

FUIR LE TRIBUNAL POPULAIRE

Parmi les poncifs des récits d'écrivaines sur la maternité se trouve la difficulté d'affronter le monde en tant que Mère – c'est-à-dire, de devoir prouver sans cesse sa capacité à s'occuper adéquatement d'un enfant. Toute mère qui se trouve en public se retrouve vite dans une position de représentation, consciente qu'on évalue sa performance. Ce contrôle passe par la série de remarques intrusives que des étrangers n'hésiteront pas à faire à la mère qui promène son enfant (« Votre enfant n'a pas de chapeau ? », « Elle est pas en train d'étouffer dans ce porte-bébé-là ? »), mais aussi par les regards inquisiteurs, les commentaires des médecins ou des infirmières, de la famille ou des éducatrices. Aucune des femmes que j'ai lues n'était, je l'imagine, à risque de perdre la garde de son enfant aux mains de la DPJ. Toutes étaient des intellectuelles aguerries et reconnues, et leurs écrits montrent qu'elles étaient épaulées par leur entourage. D'une certaine façon, peut-être, le rappel

que les femmes sont policées, et d'autant plus policées lorsqu'elles sont mères, est particulièrement brutal pour celles qui sont habituées à évoluer dans des sphères peu conformistes. Si elles étaient d'abord définies par leur vie intellectuelle, cette dernière disparaît en bonne partie lors des premiers temps avec un enfant, et est impuissante devant les considérations non désirées sur leur manière d'élever leur bébé.

Au-delà du personnage de la mère indigne, ou au contraire de la mère toute dévouée, les écrivaines parviennent à rendre compte du sentiment d'isolement qui naît de cette pression sociale, une forme de solitude propre à ce rôle. Elles décrivent leur propre vacillement autour du conformisme qui l'entoure. La société minimise le bousculement qui suit la naissance d'un enfant et la bizarrerie de ce qui s'ensuit. Être efficace, performante, intouchée est valorisé, et les injonctions à « casser » l'enfant pour qu'il dorme ou se plie à notre routine sont nombreuses. De l'autre côté, le parentage de proximité, très présent chez les mères de mon âge et qui valorise une sorte de dévouement extrême à l'enfant et à ses besoins de sécurité affective, teinte aussi les velléités de liberté de la mère d'un soupçon perpétuel : n'est-elle pas capable de mettre en plan encore un peu ses projets, d'abandonner pour encore quelques mois son désir de repos ? Après tout, son bébé a tellement besoin d'elle, et la petite enfance, « ça passe si vite ».

L'ironie, le sarcasme, la rage des écrivaines, leur constat partagé que la maternité est faite de déraison constante et que le bébé échappe aux tentatives de le dompter m'ont accompagnée tout au long des mois que j'ai passés avec ma fille. Leurs écrits sont un instrument de lutte qui mettent en mots tout ce temps vécu loin des regards, ce huis-clos étrange où le chamboulement est la norme. Le confinement, survenu alors que ma fille avait six mois, s'est avéré étonnamment libérateur. Seule avec ma fille et mon amoureux, loin des pressions extérieures, j'ai senti qu'enfin je pouvais habiter ma vie sans angoisse, sans crainte de ne pas en faire assez ou d'être inadéquate. Rachel Cusk raconte l'impossibilité de réconcilier les différentes facettes de sa vie après la naissance de sa fille. J'avais ressenti cette division pendant des mois. Soudainement éloignée du jugement des autres, libérée de la tentation de multiplier les activités pour me prouver que mon bébé ne m'avait pas phagocytée, je me suis contentée du régime fermé de la maternité, soulagée de n'avoir plus d'autre désir à combler, plus d'autres tâches à accomplir que de traverser les jours avec mon enfant. Devant cette nouvelle absence de normes, la folie, pour un temps, a été domptée.